

Le Temps – 04. September 2006

Culture

Traits d'identité

Les 10es Journées photographiques de Bienne se focalisent sur la physionomie humaine. Devant les objectifs, les modèles s'abandonnent, se multiplient, se renferment ou empruntent d'autres personnalités. L'identité apparaît de plus en plus comme un feu follet: lumineuse, mais insaisissable.

Naguère, l'affaire était claire. Un portrait photographique, c'était un portrait photographique. L'identité de la personne qui posait devant l'objectif était limpide. C'était lui, c'était elle. Aujourd'hui, à visiter les expositions proposées par les 10es Journées photographiques de Bienne, tout se passe comme si cette certitude s'était diluée dans l'inquiétude de l'époque. L'identité n'est plus stable, mais instable, elle n'est plus une, mais fragmentée.

Le festival est intitulé «Retour sur la physionomie», sans qu'on sache très bien à quoi correspond ce retour, vu que la photographie de «l'ensemble des traits du visage» (la définition de la physionomie) est l'un des genres les plus constants du médium. Variées, d'intérêt inégal, mais formant un tout cohérent, les expositions tournent autour de l'identité comme l'eau autour du trou d'un vortex. Tous ces portraits, tous ces visages cadrés par des talents (suisse pour la plupart) à la technique impeccable délimitent, une fois mis bout à bout, une zone centrale vide. Il y a, parmi ces regards, plus d'absence que de présence, plus de fatigue que de vitalité, en tout cas plus de complexité que de simplicité.

A quelques remarquables exceptions près, toutefois, comme les «Instants de bonheur» happés par Dominic Büttner (des portraits à la chambre 4x5 de personnes qui se remémorent des moments heureux). Ou «Gloria», le moment de grâce de ces Journées photographiques: une femme victime d'un cancer du sein renaît sous l'objectif de Franca Pedrazzetti, image après image, saison après saison. Ce journal d'une victoire sur la maladie est présenté dans une église: le cadre aurait pu alourdir l'ensemble de photos d'une bonne dose de pathos, mais le laisse en fait respirer et l'entoure du calme nécessaire à sa découverte.

Aux Journées photographiques de Bienne, les identités sont ainsi:

Fluctuantes. Alfred Samuel Maurer a documenté le quotidien d'un home pour personnes âgées à Bienne. Les pensionnaires devront bientôt quitter leurs murs pour

s'installer dans un nouveau bâtiment. Les grands tirages du reportage ont été placés au fond du canal de la Suze, sous l'eau. La rivière passe, trouble les images, manque de les emporter.

Dédoublées. Judith Stadler s'est intéressée aux «meilleures amies». Deux adolescentes très proches posent dans une chambre. Mais quelque chose cloche. La seconde adolescente a la tête de la première, coiffée différemment, et posée sur son corps grâce à la technologie numérique. Inquiétante étrangeté. Et sans doute le travail le plus fort des Journées photographiques. De son côté, Barbara Davatz a photographié des jumelles et jumeaux, et placé leurs portraits respectifs côte à côte, comme deux enceintes qui diffuseraient un son très légèrement stéréophonique.

Hybridées. Julian Salinas est entré aux Folies Pigalle de Paris pour cadrer serré des transsexuels, sans poses aguichantes, simplement, frontalement. Le statut indéfini de ces individus, entre deux sexes, en marge de la société, n'en ressort que mieux.

Fragilisées. Enrique Munoz Garcia a suivi Claude dans ses ablutions et ses soins corporels quotidiens. Claude est toxicomane depuis trente ans. A force de piqûres, ses jambes sont un champ de bataille. Dur à voir, mais pas voyeuriste. Le constat d'une blessure qui dure.

Pétrifiées. Danaé Panchaud photographie les gens de son âge (jeune) comme des sculptures. Ce sont des blocs de froideur qui tiennent le spectateur à distance. Pas touche! Mais de petites éruptions cutanées, des marques, des brillances trahissent leur vulnérabilité.

Réincarnées. Elina Brotherus pratique l'autoportrait par la procuration de citations picturales. Elle prend elle-même la pose pour mimer un personnage de Caspar David Friedrich ou de Vermeer. Elle change de peau le temps d'une série de compositions baptisée «La nouvelle peinture». Pour elle, mais on s'en doutait, la photographie n'est qu'une nouvelle forme picturale.

Disséminées. Barbara Davatz fait poser des familles de l'Oberland zurichois. Les photos sont ordonnées par clans, en général nombreux. Les similitudes physiques sautent aux yeux, et l'air de famille monte le long de l'arbre généalogique, aussi sûrement qu'une fumée entêtante.

Illustrées. Reto Camenisch tire de splendides épreuves monochromes de sujets eux-mêmes teintés. Des tatoués et tatouées montrent leurs dessins, l'œuvre indélébile d'une vie, gravés sur le dos, les jambes ou les seins. Le visage et le tatouage racontent des histoires parfois différentes, parfois identiques.

Larguées. En fin de parcours, un photomaton à deux balles attend le visiteur fourbu d'en avoir tant vu, de ces identités insaisissables. Il s'assied, prend la pose, pèse sur un bouton. Son portrait - mais est-ce bien lui? - sort de la machine en quatre exemplaires. Il est prié d'en laisser un sur une colonne, comme on attache un chien à

un arbre avant de partir en vacances.

10es Journées photographiques de Bienne, «Retour sur la physionomie», jusqu'au 1er octobre. Informations sur le site internet: <http://www.jouph.ch>

Le Temps

Luc Debraine